

pour midi ; l'horizon rouge taché de bleu et d'or comme un missel enluminé garantit une journée de soleil.

Que nous importait à nous les jeunes qui ne faisons que suivre et obéir sans souci, respirer la liberté, dans la sécurité que nous inspiraient nos chefs ! Ils connaissaient la montagne comme une amie à laquelle on ne fait pas entièrement confiance parce qu'elle n'est pas toujours responsable de ses actes. Ils savaient l'affronter sans la braver, et leur jugement ne fut jamais pris en défaut. Les départs au point du jour en cordées silencieuses, les marches parfois éprouvantes, une chute dans un trou de neige, nous ont fait éprouver pour la première fois, dans notre être physique, la solidarité d'équipe. Cette sensation a vivifié l'idée tout au long des années.

Il y avait dans ces quelques journées de juillet une confiance, une foi, un accomplissement qui ont été une nourriture spirituelle de notre jeunesse. Peut-être ces souvenirs nous ont-ils attachés si profondément à cette terre, à sa splendeur, aux amis qu'elle nous a donnés, que nous parons de leur lumière l'image des mondes que l'on découvrira demain.

NOTES SUR LA FAUNE DE DERBORENCE

par Robert Hainard

Lors d'un séjour à Montbas (Derborence) du 9 au 28 août, puis du 15 au 27 septembre 1960, j'ai pu admirer une fois de plus la richesse de la faune de ce beau district franc. A cause du mauvais temps et surtout à cause d'un travail de rédaction urgent, je ne suis, la plupart du temps, sorti que le matin et le soir. Pas une fois, ne m'a manqué la rencontre de « gibier », c'est-à-dire d'un mammifère de taille appréciable.

Les chamois, il y en a presque constamment en vue, soit sous la paroi de rochers dominant les mayens, soit, beaucoup plus loin, sur les larges bandes gazonnées, en-dessous du glacier de Tsanfleuron, soit encore de gros boucs sortis des vernes, dans le vallon de la Lizerne de la Mare. Une petite troupe de femelles et de jeunes séjourne dans le grand pré, au-dessous du chemin reliant Montbas-dessus à Montbas-dessous, et dans la belle forêt, sécharde et peu exploitée, que coupe des bancs de rochers abritant des barmes profondes.

Les chevreuils sont presque aussi nombreux. Un matin, pendant que nous déjeunons devant le chalet, au soleil qui nous atteint assez tard, un broquart traverse les prés et passe à vingt mètres. J'approche un matin deux jeunes et l'un vient finalement si près qu'il me voit. Abandonnés momentanément par leur mère (c'est la saison du rut) ils éprouvent sans doute le besoin de compagnie car l'un d'eux revient à six mètres, bien que je sois tout à fait à découvert et même qu'il ait mon vent par moment (25 août).

J'ai rencontré deux fois le blaireau, dont les traces sont nombreuses et régulières. Le premier était caché par un repli de terrain et comme j'avais l'oeil sur une petite bande de chamois que j'approchais, il me vit d'abord, à quatre ou cinq mètres. Il était en train de démolir consciencieusement une ronde de vieilles fausses oronges, et bien que je ne l'aie pas vu à l'œuvre, j'ai bien l'impression qu'il n'en mangeait pas, mais cherchait les vers qu'elles contenaient. J'ai guetté ce blaireau ou un autre, avec ou sans succès, à un terrier sous un grand sapin.

Les renards sont assez nombreux. J'ai vu deux individus galeux, l'un est venu à un mètre de mes pieds, sa réaction fut encore très prompte.

L'hermine s'est montrée autour d'un chalet à Montbas, dans la forêt en-dessous (elle était mouillée par la pluie et a également passé à mes pieds) et au bord du lac, au bas de la forêt vierge. C'était un joli spectacle de la voir courir sur le bois mort, sa gorge blanche se reflétant dans l'eau sombre.

Beaucoup d'écureuils, un couple mène une poursuite acharnée, sur un gros sapin à la Lui (11 août).

Un lièvre variable se rencontrait assez régulièrement entre Montbas-dessus et Montbas-dessous. Mon fils l'a également vu, de tout près, dans la forêt en-dessous.

Je n'ai pu déterminer l'espèce des quelques chauves-souris aperçues.

Je n'ai passé qu'une nuit dans la forêt vierge, j'y ai fait deux excursions diurnes et n'y ai rien observé de particulier, sinon des traces abondantes de chevreuils et de chamois. Il n'y avait que les oiseaux les plus typiquement forestiers, mésanges et grimpereaux (le grimpereau des bois ne saurait manquer d'être abondant dans une forêt vierge) pic noir, bouvreuil.

Espérant bien poursuivre mes études à Derborence je réserve pour plus tard la liste complète des oiseaux, qui serait assez longue mais sans rien de très saillant.

L'aigle a niché à l'aire de Vérouet. Lors d'une excursion préliminaire (4-6 juin) on voyait de Montbas l'aiglon au nid. En août, j'ai entendu



Robert Hamard
DERBORENCE, 24 AOÛT 1960

plusieurs fois, matin et soir, ses cris dans cette direction, sans pouvoir constater qu'il ait passé la nuit à l'aire. Les aigles se voient assez souvent, mais pas journellement, au-dessus de la vallée.

Le seul rapace nocturne vu et entendu, fut la hulotte. La saison, évidemment, n'était pas très propice pour entendre d'autres espèces. Le grand-duc existe-t-il toujours ?

Parmi les faits intéressants, constatons le chant, très régulier matin et soir, de la bartavelle, dans le pierrier de gros blocs au-dessus de Montbas, jusqu'à fin septembre. Le 4 juin, deux individus traversaient devant nous, au vol, la route et grimpaient sur la pente au-dessus, peu avant la chapelle de St-Barthélemy.

La vipère aspic s'est montrée abondante, tant dans la forêt de pins de l'éboulement qu'à Montbas. Le 11 août, nous avons pu assister à la déglutition d'un campagnol (campagnol des neiges, d'après la couleur de la partie non encore avalée et la longueur de la queue). Cela se passait au haut de la forêt, au-dessus de Montbas. Après l'opération, la vipère se montra fort familière, s'approchant tout près de moi puis se chauffant au soleil sur l'épais branchage sec, à la base d'un jeune épicea.

L'ABRICOT EN VALAIS

par Marguerite Chappot-Jeanneret

Selon « Le Confédéré » du 6 août 1958, le journal français « Express » publiait un article sur l'abricot du Valais. Nous en relevons quelques extraits, mais nous n'en connaissons pas l'auteur.

Il y a maintenant 120 ans (1838), un émigré français a planté en Valais le premier abricotier. Entre la révolution française et la guerre du Sonderbund, la Suisse vécut une période troublée. Le sang coula, hélas ! à plusieurs reprises, sur son sol. Entre la jeune et la vieille Suisse, de véritables batailles s'engagèrent, dans la haute vallée du Rhône. Pendant que beaucoup de valaisans guerroyaient, un homme planta dans la vallée le premier abricotier ; il s'appelait Gabriel Luizet. C'était un émigré français. Quels ennuis l'avaient chassé de son pays ? Nous ne le savons. Venu en Valais pour y trouver la paix, il y rencontra la guerre en ce printemps 1838. Luizet s'élève un peu au-dessus de la plaine, sur le coteau de Saxon. Il confie à ce sol qu'il ne connaît pas encore, un noyau d'abricot. Le germe pousse. L'arbre grandit. Cinq ans